

# Les délices du nyctalope\*

► Par Christian Le Goff



Une randonnée cycliste en plein mois de décembre quand la nuit s'éternise, que l'hiver pousse ses premiers frimas, que dame nature découvre une nudité un peu trop crue, que le commun des mortels pense surtout à se tenir au chaud devant la cheminée, la télé ou l'ordinateur, que cet homo vulgaris pense plus à se pelotonner au creux de la civilisation qu'à exposer ses os aux froidures d'une campagne peu amène ! Paradoxalement l'idée peut paraître séduisante, comme ça, dans l'absolu, quand précisément ce n'est qu'une idée déconnectée des sensations qui vont avec. Comme on lit un bon bouquin d'aventures, bien installé dans la tiédeur de son lit en écoutant la gouttière qui dégueule ; le héros peut parcourir les pôles inhospitaliers, les océans tempétueux, les déserts effrayants, on en

frémit d'autant mieux que le thermostat de la pièce maintient le cap. Alors oui, aller pédaler toute une nuit dans les rigueurs de décembre, c'est bien d'y penser quand on va se coucher. On ne garde que l'idée ou oubliant les détails : les doigts gourds, les yeux qui piquent, les pieds dont on a perdu les orteils, les contractures dans la nuque, les reins et les avant-bras, et cette désagréable appréhension de la roue avant qui, profitant d'un petit miroir sur la route, se dérobe.

Philippe, l'initiateur de la Nyctalope – puisque c'est de cette randonnée qu'il s'agit – a tramé son complot hivernal alors qu'il était immobilisé sur son lit de convalescence par une sciatique rebelle. Alors que son corps s'enlisait sur un lit de douleurs, son esprit aspirait sans doute à des partances incongrues.

Il faut rappeler que les droits d'inscription de la randonnée sont versés au profit d'une école du Burkina Faso : plus il y a de participants, plus la recette est importante. Dans l'entourage cyclotouriste de notre inventeur, une quasi-unanimité a tenté d'infléchir sa position : une telle randonnée, déplacée au mois de juin, rapporterait davantage avec un peloton étoffé de tous les cyclos que le froid et la glissade rebutent. Mais Philippe a tenu bon sur son principe, la nuit la plus longue et des conditions de « guerriers ». Il semblerait que peu à peu son idée ait fait son chemin : de onze participants lors de la première, nous étions vingt-six pour cette quatrième édition.

Rendez-vous salle Hermine à Landrévarzec. Départ prévu à 21 heures. J'arrive en retard. Philippe briefe une

assemblée de vieux briscards assis autour de tables en U. Dans des accoutrements de circonstances, ils ont tous la gueule de celui à qui on n'en remontre pas. Sous des airs décontractés, Philippe rappelle les consignes de sécurité avant de présenter chacun des futurs noctambules pédaleurs. Comme toujours, dans ce genre de sortie un peu boarderline, on retrouve les mêmes têtes, adeptes des défis en tous genres. Du club, Abdel nouvellement gagné à la cause diagonaliste ; deux valeurs montantes et déjà très sûres, Olivier et Gwénaél ; Yves le Roy, bien sûr, puisque c'est l'organisateur officiel en tant que président des cyclo-randonneurs de Briec ; Michel Lavillero, double miraculé revenu à la vie cyclo ; et tous les autres que je connais moins. La scène fait penser à ces films américains, vous savez quand un gradé bien costaud et viril s'adresse à un commando de mauvais garçons et qu'avec des accents martiaux il leur fait comprendre qu'ils vont affronter une mission périlleuse dont évidemment seul le héros sortira indemne. Reste à savoir qui est le héros !

À l'heure prévue on entre dans la nuit. Une antique Harley-Davidson ouvre la route aux pédaleurs. Quelque part on entre en soi-même. Un clair de lune épand sa lueur blafarde sur la campagne dépouillée où serpente le ruban luisant de l'asphalte. Interjections, bris de phrase, échos de conciliabule, cliquetis de dérailleur, vagues rumeurs de dialogues, ronronnement de la moto. Au loin les lumières de la ville s'estompent. Le peloton prend ses quartiers de campagne. Le serpent de lucioles blanches et rouges allonge ses reptations dans une pénombre percée de loin en loin par la lumière oubliée d'une étable, le projecteur d'une ferme, le halo d'un hangar où de pauvres bêtes engraisent en batterie.

Un bourdonnement lointain emplit le paysage enténébré et s'agrémentent bientôt de feux qui flottent avec opiniâtreté dans les champs et sur la route. Le temps est à peu près sec depuis deux jours mais la pluie est annoncée pour cette nuit, alors les agriculteurs profitent de la courte opportunité météo pour récolter le maïs. Il n'y a plus de jours ou de nuits qui tiennent : il faut ramasser la récolte avant que la pluie ne la gâte. Les énormes machines brassent sans discontinuer de grands morceaux de nuit noire. Notre peloton croise des convois sur la route ; voitures ouvrières à gyrophare, ensileuses arachnéennes, tracteurs géants qui tirent de gigantesques tombereaux. On ne l'observe pas formellement mais on le sent à des politesses inusitées des automobilistes, à des égards presque déplacés : les hommes qui commandent à toute cette machinerie

nous considèrent avec bienveillance bien que nous perturbions leurs manœuvres d'état-major. Ainsi, presque sans nous en apercevoir nous arrivons à Saint-Goazec, terme de la première étape. Accueil chaleureux des bénévoles, café, vin chaud, cake, chaleur roborative du local requinquent des pédaleurs en pleine forme physique et mentale.

À la clarté bleutée des néons je découvre le profil ombreux qui, tout à l'heure sur la route, se tenait là, à moins d'un mètre, avec une constance presque tutélaire : élément symbiotique d'un tout. Pourquoi l'ai-je remarqué lui ? Sans doute parce qu'il se tenait aux avant-postes du peloton. Calé sur ses pédales avec la même aisance que sur la terre ferme, il moulinait un élégant braquet tout en puissance contenue, à l'image de la moto qui, quelques mètres

milieu d'une nuit de décembre n'a pas plus d'importance qu'une pause-café au bureau. Il est jeune et pourtant il dégage la sérénité de qui en a déjà vu beaucoup. La serviette rougit. Il me fait penser aux personnages de bandes dessinées de Christian Lax qu'on voit, de dos, escalader des cols dans les brumes d'après-guerre.

Mais il faut réenclencher les pédales. Une épaisse couverture nuageuse a tiré le rideau sur la voie lactée et son pâle réverbère. Il fait nuit noire. Les collines ont disparu. On ne distingue plus que quelques mètres carrés de bitume devant la roue avant sans pouvoir discerner la nature exacte du dénivelé. C'est alors le corps entier qui éprouve le relief. Quand les cuisses travaillent avec la régularité des bielles d'une vieille locomotive, un long faux plat se devine ; quand les reins se mettent de la



devant, retenait ses chevaux. L'homme est grand, étroit, musculeux ; il est profilé pour le vélo. Quand il se débarrasse de sa cagoule et de son casque qui lui donnent des airs de conducteur de char, il dévoile un visage anguleux, affûté, d'où irradient deux éclats incandescents. Il retire ses gants. Une de ses mains dégouline de sang.

– Merde, je me suis niqué la main !

Il a dérapé sur des gravillons jusqu'à l'entrée du local. Il saisit une serviette en papier, s'en entoure la main et sans plus d'attention à la blessure, se met à casse croûter. À entendre ses réparties à l'emporte-pièce on dirait qu'il fait ça tous les jours et que cette halte de cyclistes au beau

partie, une bonne côte s'amorce, il faut se porter en avant, se lever en danseuse et tirer des bras sur le guidon ; à d'autres moments le vélo file tout seul comme si des vellétés d'émancipation le rendaient autonome, alors les mains sur les cocottes il faut parer aux chausse-trappes de la descente. En fait, la nuit il faudrait rouler dans une Beauce sans vent. Le vent, plus encore que de jour, est l'allié complice ou l'ennemi sournois : qu'il pousse aimablement dans le dos et on est dans un fauteuil bercé de douces rêveries ; qu'il gifle en plein visage et on voue le vélo aux gémonies, se jurant que cette fois c'est bien fini, c'est la dernière fois, que l'engin infernal ne perd rien



pour attendre le crochet qui le suspendra définitivement. Il faut constamment fouiller l'obscurité, il faut se garder du voisin qui fait des écarts ; à la longue cependant une espèce de pilote automatique se branche ; on en oublierait presque qu'on est en équilibre sur deux roues. Une longue nuit de songeries commence alors, ponctuée à intervalles réguliers par les pauses prévues.

La Nyctalope décrit une boucle au cœur de la Bretagne profonde. Je pense que la plupart des participants ne prennent qu'évasivement connaissance de l'itinéraire puisque le peloton est piloté. Mais quand on lit furtivement sur des panneaux sortis de la brume les toponymes Locarn, Kergrist-Moëlou, Saint-Lubin et autres Trégorman, on se dit que là, on est vraiment au fond, et qu'il vaut mieux de pas s'écarter du groupe !

Halte vers deux heures du matin à Callac, point le plus éloigné du circuit. Là comme ailleurs, l'accueil est chaleureux. Les bénévoles se sont levés en pleine nuit, ils ont préparé la salle, mitonné une soupe à l'oignon gargantuesque, un bon vin chaud à la cannelle, chargé la machine à café. Dans leur sommeil interrompu, ils ont revêtu leur figure la plus aimable. Un vrai sacerdoce ! Quand on voit des gens se dévouer ainsi, à des heures incongrues pour quelques cyclistes déjantés, on ne peut plus désespérer de l'espèce humaine !

Et c'est reparti sous une petite pluie glaciale. Dans les descentes quelque chose coince sur mon vélo. Je crains que la roue avant ne se bloque, alors je freine et laisse le groupe s'éloigner. Je ne vois pas d'où vient le problème. De toute façon, vu les conditions, le froid, le noir, la pluie, je n'envisage pas la moindre réparation. Une seule solution,

moduler mon allure. Le convoi m'attend un peu plus loin, mais cela ne peut pas durer. À Gourin, cinq heures du matin, je décide de rentrer directement à Quimper. Je salue le groupe qui s'engouffre dans le local bien chauffé pour l'avant-dernière pause et je poursuis mon chemin, seul.

La pluie redouble. Mes gants imbibés abritent des mains sans doigt. Quand j'appuie sur les pédales, des pieds pareillement amputés des orteils clapotent dans des chaussettes trempées. Sous la cagoule et le casque, j'ai encore la tête au sec, mais elle est envahie de sombres pensées. Mes cuisses sont sur réserve. Une nausée insidieuse vient confirmer un tableau clinique que je connais bien : la panne sèche, la fringale, personnalisée par l'homme au marteau. La soupe à l'oignon c'est bien joli, c'est chaud, salé, alors on en avale des quantités, ça remplit l'estomac, sur l'instant ça cale. Après on en mange toute la nuit, mais comme valeur énergétique, ça tend vers zéro. Résultat, une glycémie dans les chaussettes !

Alors arrêt au stand, sur le bas-côté. C'est comme ça qu'on se retrouve seul, transi, dans un paysage à se tirer une balle. On entend la pluie qui dégoutte de partout et comme si ce n'était pas assez déprimant, une chouette hulule sinistrement. Deux tubes de glucose plus deux ou trois barres de céréales à défaut de perfusion m'aideront à me traîner lamentablement jusqu'à Quimper.

Il est huit heures, le jour se lève et j'ai sommeil. ■

\* Nyctalope : personne susceptible de distinguer les objets sous une faible lumière ou pendant la nuit – Source : Le Petit Robert.

## Berges pascales

– C'est encore loin ?  
– Un peu.

Beaucoup. Passionnément. Les lumières de Grenoble s'éloignent, les habitants des maisons en carton aussi. Ne restent plus autour de nous que le halo de nos petits phares et les peinturlures des graffeurs qui ne loupent jamais l'occasion de niaquer les dessous des ponts. J'ai horreur de leurs tags, et d'abord parce qu'ils me font peur la nuit. Avec ma lampe hoquetante, leurs dessins hallucinés prennent des formes épouvantables. Je n'ai jamais rien fumé, et pourtant je vois des monstres plein la nuit... Mes collègues aussi, mais eux ils ont fumé. Je sais pas quoi, mais ils ont déjà fumé.

La nuit, au bord de l'Isère, ce n'est plus le ronron de l'eau qui nous berce mais le baladeur de Jacques qui nous réveille. Comme si d'écouter plein pot de la musique de sauvages allait l'empêcher de voir les monstres sous les ponts ! Ça l'empêche juste de discuter avec nous dans la nuit. Ça l'empêche aussi d'entendre quand on le prévient qu'il y a une branche en travers de la route, ou une racine plus maousse costaude que le frêle bitume de la piste cyclable. Alors il se fait peur, le Jacques, et nous avec.

Un jour, il finira dans l'eau. Sourd au pittoresque de la chose. Ou endormi sur ces longues digues calmes, qui parfois seulement croisent une route et encore moins souvent une voiture. Dans nos phares malades, des ombres. Notre imagination, ou les petites bêtes de la nuit, effarouchées de voir passer cinq vélos à la queue leu leu, chenille processionnaire partie faire ses Pâques, loin là-bas en Provence.

– C'est encore loin ?  
– Un peu. Il ne nous reste plus que 20 h 43 de route.